

Le tableau ainsi peint ne souffrait aucune équivoque, il lui fallait tirer une sonnette d'alarme annonciatrice d'une extinction prochaine si rien ne changeait. Face au délire médisant que tamazight était agitée par la main de l'étranger, Mouloud incarnait la résistance, le travail consistant. Face à la violence, Mouloud choisit la douceur de la pertinence, qualité rare mais efficace, qui n'a d'égale que la force tranquille d'un Larbi Ben M'hidi enchaîné par l'infâme soldatesque de Bigeard. «Celui que la rivière emporte, s'accroche même aux branches épineuses», rappelait-il dans le même essai, en paraphrasant une maxime du terroir kabyle.

Rester vaillant était un principe et une stratégie car, même au creux de la vague, «l'inquiétude n'exclut pas la lucidité», sermonnait-il pour appuyer une sérénité à toute épreuve, caractéristique des anges gardiens de la culture ancestrale. Au même moment, accoutumé au soleil d'Alger et au ciel maussade de Paris, il apprit vite à ses dépens que le soleil de la liberté, quant à lui, luisait mieux sur la ville Lumière.

La liberté éditoriale y était propice pour faire tonner la sonorité du verbe kabyle, gicler la suavité de la sagesse ancestrale et donner à la culture locale quelques ailes pour se faire connaître sur une plus vaste échelle. Il fallait sauvegarder le patrimoine, autant que faire se pouvait, pour éloigner le spectre du destin des Aztèques ! Fruit de longues années d'écoute et de traduction, chevauchant entre les dédales des siècles à la recherche des résidus des pépites de l'oralité dignes d'être immortalisées par l'écrit, son essai portant un titre sans maladresse, sans connotation raciste, «Poèmes kabyles anciens», sorti en librairie, où l'on pouvait lire en substance : «Le temps n'est plus où une culture pouvait se tuer dans l'ombre, par la violence ouverte, et quelquefois avec l'acquiescement aliéné des victimes. En ce siècle de monde rapetissé, où les contraintes d'une civilisation technicienne tendent à niveler la vie des hommes, désormais la somme des variantes civilisationnelles fait peau de chagrin ; il n'est pas vain d'en pouvoir sauvegarder le plus grand nombre.» Noé n'en pensait pas plus en alertant ses contemporains !

En ce début mars 1980, Mouloud Mammeri accorda une interview au quotidien français *Libération* où il démontra que tamazight n'avait guère de secret pour lui, son arc de prédilection pour le polyglotte qu'il fut. Et dans la foulée, une conférence autour des «Poèmes kabyles anciens» prévue pour le dix mars 1980 fut



Photo : DR

annoncée. A 63 ans, Mouloud Mammeri était déjà un intellectuel de grande renommée.

En signe de respect, à côté de son prénom était estampillé un insigne d'honneur : un dda marqueur de pondération – l'équivalent du Sir dans la culture britannique. Cependant, la conférence de Dda Lmulud fut annulée et la rue s'embrasa. Evoquer le passé, consacrer un ouvrage pour exhumer la parole des aïeux, faire une quête des origines qui tendait vers une quête identitaire allait renfrogner les vigiles de la pensée unique. L'annulation de la conférence avait les accents pavloviens des allergies à l'Histoire. Cette annulation faisait directement écho à la réception faite à l'ouvrage de Taha Hussein intitulé : «Autour de la poésie antéislamique», paru en 1926. Une levée de boucliers énergique accompagna les deux ouvrages. Une excommunication sordide frappa les deux auteurs. Si Taha Hussein fut traîné en justice, Mouloud Mammeri subit une offensive signée par K. B. (probablement Kamel Belkacem), jour-

naliste au quotidien étatique *El Moudjahid*, dans un article au titre chargé de sous-entendus : «Les donneurs de leçons» auquel Mouloud répondit d'un limpide : «Le malaise kabyle». L'annulation de la conférence fut une bastonnade de trop pour la population. Des lignes bougèrent. Décomplexée, la population s'ouvrit au débat autour des valeurs de l'Algérie et des compositions hybrides de l'identité nationale en particulier.

Ce fut un mémorable printemps destructeur des chimères, qui laissait éclore des fleurons de la pensée. Les tentatives de briser Mammeri ne firent que renforcer ses convictions et magnifier son aura.

Graine fertile à la plume lucide, il clôt son cycle romanesque par un regard intransigeant dans «La Traversée» incarnée par un journaliste désabusé. Son regard calme sur trente ans d'indépendance nous renvoie à un Mouloud insatisfait des réalisations et inquiet au vu des dérives idéologiques et autres métastases inté-

gristes naissantes. Avec un cercle de volontaires, il fonda à Paris la revue *Awal*, le verbe : paradigme de la culture, pierre angulaire de l'identité et âme du peuple. Bourdieu, le jumeau intellectuel de Mammeri, disait : «Instrument de communication, la langue est aussi signe extérieur de richesse et un instrument du pouvoir.» *Awal* demeure, depuis, cette tribune d'où s'expriment le désir de dire, le droit d'exister et le plaisir de nouer des contacts avec la communauté humaine par la seule magie du verbe.

Généreux à souhait, Mammeri ne s'avouait aucune fatigue, ne confessait aucune lassitude. Même s'il était privé des ondes de la radio et des images de la télévision, tenu éloigné des colonnes de la presse écrite, il restait par ailleurs un conférencier assidu pour faire face au gouvernement du déni. Semblable à Malek Ouary avec lequel il partageait la sève littéraire – intertextualité disent les critiques littéraires – il était cet insatiable puisatier qui allait jusqu'au fond du Touat pour drainer un torrent de chants folkloriques intrinsèquement habités par l'imaginaire et le vécu des hommes du désert. « Ahellil de Gourara », publié en 1985, enrichit sa palette de publications et consacra la beauté des traditions locales et loua l'esprit créatif et enjoué de son peuple.

Depuis de longs siècles, l'arche de Noé dort quelque part, à Ararat, dit-on. L'œuvre de Dda Lmulud, quant à elle, s'acheva en 1989 lors de son retour d'un colloque au Maroc où il succomba dans un accident de voiture, près d'Aïn Defla. Son arche à lui était emplie de romans, d'essais, de pièces de théâtre et d'une foule de recherches et de conférences. Au faite, il y avait son ton libre et mesuré.

En poupe, il y avait son respect pour les cultures qui, mises en harmonie, irriguent le vivre-ensemble dans un esprit de tolérance. La soute de l'arche montre la magnificence et surtout la pluralité de Tamazgha qui appelle à libérer et décomplexer le peuple.

Désormais, l'arche avance, sans Mammeri. Là à Ath Yenni, entre les siens, l'Amusnaw se repose au pied du Djurdjura arrosé par le chaleureux soleil d'Algérie qu'il aimait tant. Son œuvre porte dorénavant en épigraphe le testament suivant : «Nous avons défraîchi le terrain, à présent, il appartient aux autres de continuer.» L'Amusnaw était clair dans son message : tamazight a besoin d'autres forces, d'autres volontés. Sauvegarder d'abord. Promouvoir ensuite. Jusqu'au rayonnement.

T. D. / \* Romancier

## FESTIVAL DU FILM ARABE D'ORAN

# La surprise pourrait venir des courts-métrages

**«Un bon film ne se mesure pas à sa durée et souvent de courts-métrages peuvent surprendre par leur qualité», une déclaration faite lors de la cérémonie d'ouverture du Festival international d'Oran du film arabe par Mohamed Hazourli, le réalisateur algérien président du jury du court-métrage.**

Une réflexion qui semble bien se confirmer durant ces premiers jours de projection des courts-métrages, qui jusque-là ont été chaleureusement applaudis et appréciés par le public.

**«Passage à niveau» d'Anis Djaâd se distingue**

Sorti en 2014 et d'une durée de 23 mn, le film raconte le quotidien

répétitif d'un vieil employé, chargé de veiller au maintien de la barrière de sécurité au rythme des arrivées et des départs de trains. La réception d'une lettre bouleversera sa vie et le mettra face à une autre réalité qui changera sa routine. Le personnage est brillamment interprété par Rachid Ben Allal qui a su transmettre toute la simplicité et la

sympathie du personnage. Pour rappel, la dernière distinction de «Passage à niveau» a eu lieu au 4<sup>e</sup> Festival du court-métrage maghrébin, tenu du 7 au 11 avril à Oujda, au Maroc, à travers des prix du meilleur réalisateur et de la meilleure interprétation masculine.

**«L'Extrémiste» en avant-première**

Le court-métrage mauritanien du réalisateur Sidi Mohamed Chakier raconte l'histoire d'un jeune adolescent envoyé par son père dans une école coranique, où en chemin il est kidnappé par des terroristes. Il a été victime de sévices

sexuels. Traumatisé, il finit par rejoindre ce même groupe terroriste. Sans allusion directe, le réalisateur pousse, en quelques dizaines de minutes, à se questionner sur ce qui se passe dans les écoles coraniques de son pays, en abordant en parallèle l'extrémisme rampant.

**«Le sommeil des gazelles» ou la force de l'émotion**

Un court-métrage libanais de 14 mn réalisé par Racha Taki et qui a cette particularité de s'attarder sur le jeu d'acteur pour exprimer la perte et la douleur d'une mère qui souffre en «silence», étant deve-

nue muette suite au rapt de son enfant qui a subi des sévices qui ne sont pas là pour choquer, l'allusion suffit. La réalisatrice a su donner la parole à son actrice qui a sublimé le travail par son interprétation dénudée de mots mais tellement riche en émotion et en ressenti. Quatorze courts-métrages de 11 pays arabes sont en lice dans le cadre du Festival international d'Oran du film arabe (Fiofa). Les projections ont lieu tous les matins à la Cinémathèque d'Oran et ce, jusqu'au 12 juin date de clôture de la 8<sup>e</sup> édition du Fiofa.

**Amel Bentolba**

### Actucult

**CINÉMATHÈQUE DE TIZI-OUZOU :**

**Dimanche 7 juin à 10h :** La direction de la culture de la wilaya de Tizi-Ouzou, la maison de la culture Mouloud-Mammeri et la Cinémathèque algérienne organisent un hommage à Azedine Meddour et aux personnes disparues lors du tournage du film *La Montagne de Baya*.

**SALLE IBN-KHALDOUN (ALGER-CENTRE)**

**Dimanche 7 juin à 19h :** L'ambassade de Colombie et l'Etablissement Arts et Culture présentent le spectacle *Pour qui pleurent mes amours ?*, par la compagnie de danse contemporaine L'Explose. Entrée libre.

**ESPACE ESPAGNE (10, RUE ALI-AZIL, À CÔTÉ DE L'INSTITUTO CERVANTES D'ALGER)**

**Mercredi 10 juin à 17h30 :** Colloque sur Miguel de Cervantès. Participants : Chakib Bebafri, directeur du département de langues modernes à l'Université d'Alger. Titre de la conférence : «Les aspects sociaux du captif». Ismet Terki Hassaine, professeur au département d'espagnol à l'Université d'Oran. Titre de la conférence «La question du corsaire algérien à l'époque de Miguel de Cervantès». Luis Bernabé Pons, professeur de littérature à l'université d'Alicante. Titre de la conférence : «Cervantes et les morisques». Modérateur : Hassen Bendif, directeur du Centre national du livre.

**Jeudi 11 juin à 11h :** Colloque sur Miguel de Cervantès. Participants : Luis Bernabé Pons, professeur de littérature à l'université d'Alicante. Mercedes Alcalá Galán, profeseur à

l'université du Wisconsin. Steven Hutchinson Dwight, vice-président de The Cervantes Society of America et professeur à l'université du Wisconsin. **MAISON DE LA CULTURE ALI-MAÂCHI DE TIARET**  
**Du 7 au 14 juin :** 2<sup>e</sup> Festival national de la chanson engagée. **SALLE AHMED-BEY (CONSTANTINE)**  
**Lundi 8 juin à 20h :** Soirée artistique en hommage à Warda El Djazaïria, animée par Saber Errebai (Tunisie), Wael El Jassar (Liban), Reda Abdallah (Irak), Rouaida Atiyah (Syrie), Mohamed Assaf (Palestine), Ghada Rajab (Egypte), Diana Karazoun (Jordanie), Houda Saad (Maroc), Aymen El Aatar (Libye), Zakia Mohamed, Nada Rehane, Yousfi Tewfik (Algérie) et la troupe musicale (Algérie, Liban, Tunisie, Syrie) dirigée par le Maestro Bessam

Beddour. **GALERIE BAYA DU PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)**  
**Jusqu'au 27 juin :** 5<sup>e</sup> Salon national de la photographie insolite. **INSTITUT FRANÇAIS D'ALGER (ALGER-CENTRE)**  
**Jusqu'au 15 juin :** Carte blanche au Festival premier plan d'Angers. **MAISON DE LA CULTURE AHMED-AROUA (KOLÉA, TIPASA)**  
**Jusqu'au 7 juin :** 3<sup>es</sup> Journées printanières du théâtre pour enfants. **SALLE FRANTZ-FANON DE RIADH EL-FETH (EL MADANIA, ALGER)**  
**Jusqu'au 15 juin :** Exposition d'arts plastiques par l'artiste Aïssa Abdellaoui. **GALERIE ASSELAH (39, RUE ASSELAH-HOCINE, ALGER )**  
**Jusqu'au 9 juin :** Exposition de l'artiste peintre Zahra Saïbi.

**GALERIE D'ART DAR EL-KENZ (LOT BOUCHAOUI 2 N°125, CHÉRAGA, ALGER)**  
**Jusqu'au 20 juin :** Exposition «1, 2, 3» des artistes Yasmina Saâdoun, Kamel Benchemakh et Amar Briki. La galerie est fermée le vendredi et le samedi. **GALERIE DES ATELIERS BOUFFÉE D'ART (RÉSIDENTIE SAHRAOUI, LES DEUX-BASSINS, BEN AKNOUN, ALGER)**  
**Jusqu'au 13 juin :** 1<sup>re</sup> édition du Salon du jeune talent. **MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN - M'HIDI)**  
**Jusqu'au 9 juillet :** Exposition «La saga de la création de la Cinémathèque algérienne» à l'occasion du cinquantenaire de sa création.